

Rapport sur le mémoire de master
« Du clos à l'ouvert. La question de l'homme dans
***Les deux sources de la morale et de la religion* »**
par Laure Barbot

Laure Barbot présente un mémoire intitulé « *Du clos à l'ouvert. La question de l'homme dans Les deux sources de la morale et de la religion* ». Ce travail est de bonne qualité quant à sa réalisation matérielle, il comporte peu d'erreurs typographiques, manifeste une bonne conscience des conventions de présentation, et le style est soigné, malgré quelques maladresses de peu de conséquence. Le plan est équilibré et dynamique. Le ton général du propos fait preuve d'une maturité philosophique qui est déjà très grande.

La maîtrise du corpus bergsonien est bonne (les restitutions d'analyses sont patientes et minutieuses, le choix des citations est toujours judicieux et pertinent), et il en va de même de la maîtrise de la littérature secondaire sur Bergson, particulièrement en ce qui concerne la littérature secondaire la plus contemporaine. Peut-être pourrait-on regretter, précisément, qu'une place relativement modeste soit faite à certains commentaires plus anciens sur la pensée morale et religieuse de Bergson, mais Laure Barbot n'a pas voulu faire une recension exhaustive des propos tenus sur cette dimension du bergsonisme ; bien plutôt a-t-elle cherché à traiter un problème singulier avec les instruments spécifiques qu'il requiert, et nous lui en savons gré.

Disons-le d'emblée : le problème dont traite ce mémoire, et dont nous avons eu l'occasion de discuter personnellement avec son auteur, existe réellement dans le bergsonisme, et un des grands mérites du présent travail est de l'avoir aperçu, pointé et posé avec la plus grande clarté et la plus grande acuité. Ce problème réside tout entier dans la notion de « passage », très clairement mise en avant par le mémoire, et impliquée dans son titre même, qui est excellent, « *Du clos à l'ouvert* » (et non pas simplement « *Le clos et l'ouvert* »). Étant admis en effet que le clos et l'ouvert diffèrent en nature, et que par conséquent un « saut » est indispensable pour passer de l'un à l'autre (Laure Barbot relève très soigneusement toutes les formulations et images dont se sert ici Bergson : l'écho, le bond, auxquels elle ajoute l'innovation lexicale due à André Robinet, l'« affrangement »), comment ce saut est-il possible dans l'expérience, c'est-à-dire dans la vie et l'histoire

humaines ? Il aura nécessairement des conditions *concrètes* d'effectuation, sur le plan individuel et sur le plan collectif, et ces conditions concrètes, en l'enracinant dans un donné, risqueront fatalement d'entrer en conflit avec sa nature de saut, puisque ce n'est que *graduellement* que les conditions concrètes peuvent se transformer. Autrement dit, ce qui, en droit, est différence de nature, s'effectuera pourtant, dans l'expérience humaine, comme s'il s'agissait d'une différence de degré, et il faut comprendre comment une série de transitions graduelles peut finir par équivaloir à, ou plutôt par manifester réellement, une différence de nature. Ce qui pose plusieurs problèmes, très bien signalés par Laure Barbot, qui vont bien au-delà de la question un peu rebattue du « monisme » ou du « dualisme » et qui tournent autour de la caractérisation bergsonienne de l'expérience – en tant qu'elle est *donnée* – comme d'un *mixte*, ainsi que de la notion d'*intensité*, celle-ci, notamment dans le quatrième chapitre de *Matière et mémoire* et dans l'interprétation que Deleuze en a livrée (tous deux très légitimement restitués, et sans longueurs, par l'auteur du mémoire), permettant de comprendre comment des degrés peuvent reparaître au sein de la différence de nature elle-même, sans pour autant l'annuler.

Et c'est dans ce contexte problématique que s'inscrit, selon Laure Barbot, la question de l'homme, celui-ci, notamment en tant qu'il marque le développement le plus élevé de l'intelligence (étudiée avec beaucoup de pertinence par l'auteur dans la quatrième partie du mémoire), pouvant être décrit comme une fonction de « passage » ou de transition entre le clos et l'ouvert (d'où la nécessité des analyses, très bien menées par Mlle Barbot, sur le « sur-homme »), ce qui permet de saisir comment s'articulent le titre et le sous-titre du présent travail.

Nos remarques porteront principalement sur trois points.

Tout d'abord, Laure Barbot s'interroge surtout sur la « possibilité » du passage du clos à l'ouvert. Et c'est vrai, cette question se pose, parce qu'une telle possibilité, dans les coordonnées générales du bergsonisme, n'est pas d'emblée concevable (comment, disions-nous, ce qui est différence de nature peut-il se présenter sous la forme d'une transition graduelle ?). Mais nous croyons que le caractère problématique de la notion de « passage » aurait pu être encore renforcé, et cela dès le début du mémoire (sous la forme d'une « problématisation » plus vigoureuse encore), parce que ce « passage », si difficile à penser soit-il, est pourtant *effectif* dans la vie individuelle et dans l'histoire humaine. Comment, concrètement, faisons-nous, nous « y prenons-nous », pour opérer l'« ouverture », comment l'histoire, concrètement, présente-elle des figures de la morale, de la religion ou de la politique en train de s'ouvrir ? Et sur ces questions, Bergson n'est pas avare d'explicitations,

notamment à la fin du chapitre II des *Deux sources*, où il présente la série de transitions par lesquelles la religion statique a fini par *susciter le saut*, pourtant imprévisible – car c'est le dynamique qui engendre le statique, et donc en ce sens lui préexiste, mais jamais l'inverse –, par lequel la religion dynamique devait s'inscrire dans le monde. C'est ainsi véritablement une philosophie du concret comme tel, ou de l'effectif comme tel, qui est rendue indispensable par *Les deux sources*, et nous aimerions demander à Laure Barbot, notamment à partir de la notion de « mixte », de s'expliquer sur ce que peut être le « concret » ou l'« effectif » bergsonien. Mais on peut aller plus loin, et remarquer que le passage du clos à l'ouvert est non seulement possible, qu'il est non seulement effectif, mais qu'il est *nécessaire*, au sens très précis où sans un tel passage, aucune signification et aucune direction ne peuvent plus être données à l'histoire et à l'action humaines. Puisque, ainsi que le souligne très fortement Laure Barbot, nous *partons* toujours du clos, puisque la clôture est toujours ce qui est donné *d'abord*, et que, d'autre part, clôture signifie guerre des individus et des sociétés les uns contre les autres, le sens l'action humaine ne peut bel et bien résider que dans une *ouverture* non moins concrète et effective, laquelle devient alors nécessaire, de fait, à penser. Autrement dit, ainsi que le dit Bergson dans un passage capital mais cité un peu tard à notre sens par Laure Barbot, comment la distinction du clos et de l'ouvert « peut-elle nous servir pratiquement ? » Si un passage est impossible, insistons-y avec Bergson, alors autant renoncer tout de suite à l'action, autant « faire sauter la planète », selon une formule frappante utilisée par *Les deux sources*, quoique en un sens un peu différent. Nous aimerions donc demander à Laure Barbot, toujours au sein de la même question, de tenter brièvement de reformuler ses analyses en partant de la *nécessité* du passage du clos à l'ouvert, ce qui les rendrait sans doute plus dynamiques encore.

Notre deuxième question portera sur un aspect en apparence plus latéral, et cependant central lui aussi, de l'analyse de Laure Barbot. À la fin de la section intitulée « De la différence de nature... », l'auteur du mémoire rencontre la notion d'intensité. Celle-ci, saisie dans la perspective d'une théorie de la « différence intensive », permet précisément de comprendre comment la différence de nature peut en son sein, sans pour autant renoncer à être une différence de nature, accueillir la différence de degré. Nous sommes donc au cœur de la problématique du mémoire. Pourtant, Laure Barbot insiste peu sur ce qui est le corrélat direct de la notion d'intensité chez Bergson, à savoir celle, dont le nom est étymologiquement proche, de « tension » (le résumé du mémoire utilise d'ailleurs le terme « tonus », qu'il eût été pertinent d'intégrer dans le cœur du développement). Ce sont en effet des degrés de « tension » distincts, au quatrième chapitre de *Matière et mémoire*, qui font la transition

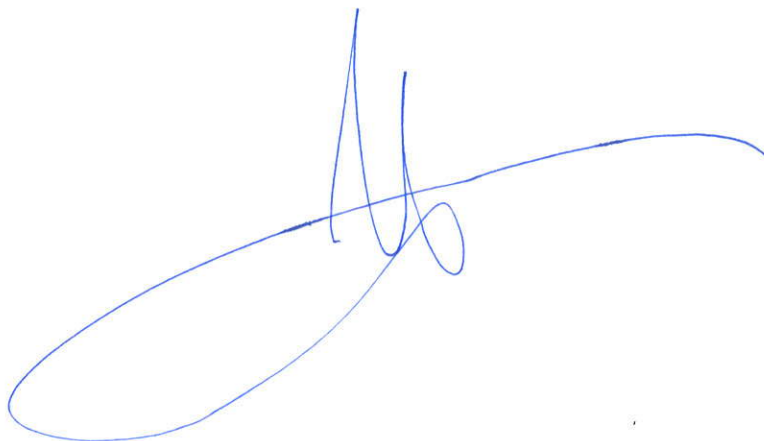
graduelle entre l'esprit et la matière, lesquels ne cessent pas pour autant de différer en nature (Laure Barbot le rappelle avec Deleuze). Or, plus loin dans le travail, une insistance, certes très légitime, est mise sur la notion de volonté, celle-ci étant comprise comme la condition, précisément, à laquelle un passage du clos à l'ouvert peut être effectué, concrètement, par l'homme, dans sa vie individuelle comme dans l'histoire. Mais nous croyons que le lien n'est pas assez clairement marqué, par Laure Barbot, entre la « tension » et la « volonté », de sorte qu'on ne voit pas assez bien comment se relie, justement, le problème de la différence (qui fait intervenir la notion d'intensité) à la question de la volonté. Nous poserions par conséquent à Laure Barbot la question suivante : en quoi la notion de tension peut-elle servir d'intermédiaire entre celles d'intensité et de volonté ?

Enfin, nous voudrions redire que nous avons été extrêmement intéressé, et convaincu, par les analyses que consacre Laure Barbot, essentiellement dans sa quatrième partie, à l'idée selon laquelle l'intelligence, loin d'être une simple fonction d'arrêt ou d'empêchement de la vie (comme on en avait parfois le sentiment dans *L'évolution créatrice*), devient, dans *Les deux sources*, la condition même de la reprise de ce que Bergson appelle la « marche en avant » de l'humanité. Mais alors, cela suppose un bouleversement plus profond encore au sein de la pensée de Bergson, que Laure Barbot signale, mais dont j'aimerais bien qu'elle puisse à présent dégager toute la portée. Ainsi qu'elle le remarque dès la deuxième partie, la plupart des textes bergsoniens jusqu'à *L'évolution créatrice* présentent la dissociation entre deux tendances comme s'opérant entre une tendance pure, qui « prend sur elle toute la différence de nature », et une tendance compliquée, répétitive, bref un ensemble de « vues » (selon le terme bergsonien) prises sur la première tendance, « vues » qui se font le « porte-parole de la différence de degré » (selon les excellentes expressions de Laure Barbot, inspirées de Deleuze). Mais dans *Les deux sources*, on assiste à une transformation du processus de différenciation lui-même (avec les lois, très bien commentées par Laure Barbot, de « dichotomie » et de « double frénésie »), puisque, principalement, la mécanique, au quatrième chapitre, *n'est pas* un ensemble de vues prises sur la mystique, et en ce sens elle *n'est pas* dépréciée par rapport à elle, mais constitue bien une *seconde* tendance simple, « pure » dans cette mesure, à côté de la mystique – et pouvant même, comme le dit Bergson, servir de moyen à la mystique. C'est donc un très profond bouleversement de la théorie de la *différence* elle-même, et je me demande si ce bouleversement (qui est peut-être le principal entre *L'évolution créatrice* et *Les deux sources*) n'est pas une conséquence du changement de statut de l'intelligence dans ce dernier ouvrage. C'est en tout cas la question que j'aimerais poser à Laure Barbot : quel lien faites-vous entre le changement de statut de l'intelligence

dans *Les deux sources*, et la transformation que subit la théorie de la différence dans cet ouvrage ?

Nous terminerons en soulignant une nouvelle fois les très grandes qualités de ce travail, qui tiennent à la clarté du regard avec lequel son auteur a saisi et circonscrit un problème qui *existe bien* dans Bergson, et avec lequel il en a démêlé les éléments, ceux-ci étant loin d'être aisés à discerner pour l'interprète même le plus aguerri. Nous n'avons d'ailleurs pas pu insister sur toutes les analyses pertinentes menées par ce travail, à commencer par celles de la politique bergsonienne ou de la transformation méthodologique qu'exige le quatrième chapitre des *Deux sources*. Mlle Barbot a bien vu que le problème posé par elle, celui du passage du clos à l'ouvert et, corrélativement, de l'homme dans *Les deux sources*, mobilisait toute la théorie bergsonienne de la *différence*, et c'est avec une très grande cohérence qu'elle l'a placé au cœur de son mémoire, n'hésitant pas à le redéployer dans toutes ses dimensions. Laure Barbot a avancé des propositions très fermes et très consistantes au sujet de ce problème, et dans cette mesure, nous pensons qu'elle a pleinement rempli la tâche qui était attendue d'elle dans un mémoire de master, à savoir contribuer, par un premier pas, à l'œuvre collective de la recherche.

Arnaud François
Université Toulouse II-Le Mirail
Master Erasmus Mundus EuroPhilosophie

A handwritten signature in blue ink, consisting of a large, sweeping loop followed by a smaller, more intricate flourish.